

BERGER TRANSHUMANT SUR L'AIGOUAL : LA TRANSHUMANCE OVINE ET LES SAVOIRS DU BERGER

Bernard Grellier

ERES | « [Revue internationale des sciences sociales](#) »

2006/1 n° 187 | pages 169 à 172

ISSN 0304-3037

ISBN 2749209166

Article disponible en ligne à l'adresse :

[https://www.cairn.info/revue-internationale-des-sciences-
sociales-2006-1-page-169.htm](https://www.cairn.info/revue-internationale-des-sciences-sociales-2006-1-page-169.htm)

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Berger transhumant sur l'Aigoual : la transhumance ovine et les savoirs du berger

Bernard Grellier

Tout d'abord, il me paraît utile d'insister sur le fait que je ne suis ni chercheur, ni scientifique, ni même théoricien de quoi que ce soit mais berger, c'est-à-dire acteur au quotidien et acteur seulement, n'ayant jamais fait autre chose que m'occuper de moutons.

Il est toujours très difficile de prendre quelque distance avec ce que l'on vit au jour le jour. Et plus illusoire encore de prétendre à une quelconque objectivité.

Je ne donnerai donc pas de chiffres ni n'exposerai de certitudes démontrables.

Je me contenterai de dire mes impressions, mes convictions peut-être erronées mais qui sous-tendent les gestes de tous les jours.

En Languedoc, comme dans beaucoup d'autres lieux du monde, le mouton a trouvé sa place dans les marges, les zones où l'on ne pouvait pas faire autre chose, de par la pauvreté du sol, le coefficient de pente et les excès du climat. Mais cet élevage était partie prenante de systèmes agronomiques et sociaux fort différents et ne pouvait subsister que grâce à un déplacement géographique régulier des troupeaux et dans le temps et dans l'espace. C'est la définition même de la transhumance.

Le rôle principal du mouton dans cette agriculture, méditerranéenne pour les zones d'hivernage et de mise bas, comme pour les zones plus océaniques d'estive, a très longtemps été la concentration de la matière organique végétale, inutilisable par une autre espèce animale ou d'une autre façon économiquement intéressante.

L'intérêt premier du mouton résidait dans la production de fumier, indispensable pour la vigne en Garrigue, le mûrier en Cévennes, le seigle sur les hautes terres. Nous ne rentrerons pas dans le détail des pratiques que cette recherche de fumier a générées. Le système d'échange entre éleveur transhumant et agriculteur sédentaire était parfois fort complexe, même quand les animaux et les cultures appartenaient à un seul et même propriétaire (nuits de fumatures en haut, pâturage dans

les vignes en bas, exportation du fumier d'été par certain propriétaire de terres d'estive et d'hivernage). Dans ce contexte-là, la laine, qui est pourtant la raison d'être du mouton, et la viande, d'agneau et surtout de mâle castré de 2 ou 3 ans, étaient des produits annexes, même s'ils constituaient la source principale de rémunération de l'élevage.

Pendant des siècles, ce système d'élevage, que l'on peut dire extensif dans la

mesure où il n'utilisait ni engrais ni façon culturale propre, sauf peut-être un peu le feu, a donc permis une relative intensification de l'agriculture adjacente. Mais cet extensif-là n'en était pas moins intense, avec un nombre d'animaux qu'on n'imagine pas (plus de 100 000 sur Lozère et Aigoual), utilisant la presque totalité de la ressource en herbe, créant des zones où l'érosion due sinon au surpâturage, du moins au surpassage a fini par créer de réels problèmes, comme, à l'autre bout du bassin versant, l'ensablement du port de Bordeaux et finalement, en fait de remède, le reboisement de l'Aigoual.

Bernard Grellier, actif au parc national des Cévennes et dans les associations « Une mémoire pour demain » et « Transhumance et Avenir », est berger transhumant et éleveur de brebis raiôles (race à « petit effectif ») depuis 1975. Formation à la Bergerie nationale de Rambouillet.
Email : grel30@wanadoo.fr

Mais l'ouverture du milieu, aux deux niveaux, allait de soi, tout comme l'entretien du troisième lieu, articulation indispensable entre hautes terres d'estive et terres d'hivernage, c'est-à-dire les chemins, les « drailhes ».

Dans ce contexte le savoir du berger est au service d'un seul objectif, qui est le résultat technico-économique du troupeau. Le troupeau est l'élément déterminant de toutes ses analyses, de toutes ses actions. Et la montagne n'est envisagée que comme stock d'aliment, stock utilisable à un moment précis du calendrier, et non pas pour elle-même. Ce que le transhumant sait, il l'a bien souvent acquis sans vraiment y prendre garde, par une transmission naturelle entre générations. Il n'est pas parti volontairement à la recherche de façons de faire. C'est sans doute là le propre de toute « culture pratique ».

Il a en main par exemple des techniques vétérinaires empiriques dont l'origine m'est restée obscure, mais dont l'efficacité est tellement évidente qu'elles sont largement utilisées. La laine (fil de l'origine ?) reste employée, et il est dit expressément que les cordons devant servir à « serrer la queue » des brebis ne peuvent être que de laine. Car ce serrage de la base de la queue de l'animal malade reste une technique de thérapeutique et de diagnostic fort usitée.

Existe-t-il une véritable étude vétérinaire sur le sujet ? Je ne sais.

Les praticiens de médecine vétérinaire rurale que j'ai pu interroger, au pire refusent d'entendre parler de ces pratiques d'un autre âge, au mieux y consentent, au prétexte que, finalement, cela pourrait marcher et qu'en tout cas ne peut guère nuire. Il en est même qui tentent d'expliquer l'efficacité du garrot caudal par une mobilisation des autodéfenses de l'animal, ce qui expliquerait l'absence de réaction, l'absence du moindre œdème sur la queue de l'animal quand il est au bout du rouleau, condamné à brève échéance. Il en est de même pour le fil de laine passé dans l'oreille de la brebis pour soigner une affection de l'œil... Seule la brebis dont l'œil est atteint développe une infection auriculaire... Abscès de fixation ? De dérivation ? On ne sait pas trop. Mais la pratique, efficace, reste vivante, bien plus que l'utilisation de collyre moderne.

Le berger sait surtout comment valoriser au mieux la ressource alimentaire à sa disposition, en s'adaptant à la réalité géographique et climatique. Gardien, il garde, donc préserve et le troupeau et la ressource en herbe. Mais son efficacité

à l'échelle d'une région, d'un ou plutôt de deux massifs, dépend aussi du nombre, du « chargement ». Le nombre de brebis sur un site détermine le résultat sur le pâturage.

Le plus difficile est de trouver l'équilibre, le point d'harmonie où le troupeau mange à peu près tout, sans qu'il y ait pour autant perte de poids des brebis, ou de problèmes sur les agneaux à naître, ni, simultanément, épuisement de la ressource. De trop forts chargements, trop de saisons successives, au lieu de maintenir une flore riche et variée, sélectionnent au contraire les rares espèces supportant le surpâturage.

Le nombre de troupeaux étend le principe à l'ensemble de la région, dans la mesure où la plus grande partie de l'espace disponible est utilisée de la sorte. Et puis, et c'est peut-être là tout l'art du berger, il faut savoir utiliser ce que les animaux, les troupeaux eux-mêmes ont appris. Les brebis connaissent les lieux et les dates ; savent où l'herbe est meilleure et forcent toujours vers le carré d'herbe propre et neuf, vierge, dit « net » en oc.

Un troupeau sera plus efficace sur des parcours qu'il connaît déjà, et les animaux ayant changé d'estive sont en général les moins bons en fin d'été.

Et autant les brebis ayant déjà transhumé seront intenable dès le début juin, prêtes à partir seules au premier son des grandes cloches dites de « drailhe », autant leurs voisines sédentaires resteront imperturbables au même moment.

Dans ce contexte-là, la biodiversité ou en tout cas la grande richesse de la flore pâturée, si elle est une évidence nécessaire pour le maintien de la ressource, n'est pas le souci majeur du berger. Il lui importe que son travail soit valorisé par des résultats pratiques, directement mesurables, comme le nombre et le poids de ses agneaux, l'état corporel de ses brebis. Il tient seulement à ce que le système perdure et reste efficace. La présence, au mois d'avril, de fleurs de gagée de Bohême sur les « drailhes » des hautes terres n'est pas sa préoccupation principale. Autrement dit, il produit du paysage et de la biodiversité comme Monsieur Jourdain faisait de la prose : sans le savoir.

Il a bien sûr constaté, pour le déplorer, l'appauvrissement de certaines zones, par exemple celles qui étaient pâturées conjointement (mais successivement dans la saison) par les vaches des montagnards sédentaires et leur troupeau transhumant, comme il a vu le genêt et autres ligneux, buissons noirs et chênes kermès, gagner sur le

pâturage, à mesure que les troupeaux moins nombreux se sont concentrés sur les zones les plus riches.

Alors, comment expliquer aux quelques transhumants restants que le but de leur travail, l'objet de leur spéculation n'est pas, n'est plus la production d'agneaux, ni bien sûr de laine ni même du fumier, jadis si précieux, mais que leur raison d'être est la gestion de l'espace et la préservation de la biodiversité ?

Les termes mêmes dans lesquels sont énoncées les problématiques sont inversés.

On entretenait, une partie de l'année, des ovins sur des prairies d'altitude ou sur des garrigues méditerranéennes. Il s'agit maintenant, le titre d'une publication est explicite, d'entretenir la prairie d'altitude par le pastoralisme. Il en est de même pour la garrigue.

Reste aussi, dans cette approche du rôle du berger, à déterminer quel peut être le financement nécessaire à la survie du système.

Le financement autonome exclusif par la vente des produits de l'élevage est malheureusement exclu : les prix pratiqués sont tels, pour des raisons que nous ne développerons pas ici, qu'ils ne peuvent suffire à faire bouillir la marmite, même frugale, du berger. Même s'il existe des créneaux commerciaux étroits et d'accès difficile, vu la réglementation de la vente de la viande et la fragilité des abattoirs de proximité, l'obtention des primes diverses est devenue une nécessité. Mais l'accès à celles-ci passe par une somme de déclarations, engagements et papiers en contradiction avec l'esprit même de l'éleveur, qui bien souvent garde des moutons justement parce qu'il se sent allergique à la paperasse administrative, laquelle est à bien des lieues de son savoir essentiellement empirique et oral.

Il est, semble-t-il, demandé au berger de maintenir sa pratique, son savoir-faire, sa culture, mais dans un but qui n'est plus exactement celui pour lequel cette culture s'est élaborée. Et il est des savoirs qui se sont perdus, par manque d'usage. Et dont le réapprentissage semble fort difficile car dans le cadre social actuel, le nombre de protagonistes, bergers en l'occurrence, est trop faible pour apporter une réponse, ou recréer un réseau d'action efficace. Je veux parler ici de la réapparition du loup, en essayant d'éviter la polémique.

Restent dans les mémoires des récits très classiques, des anecdotes qui tiennent plus de la littérature orale que des techniques, applicables

dans l'urgence de l'action. Or la réapparition de l'animal mythique, du grand prédateur européen par excellence, semble être un élément réconfortant dans le maintien de la biodiversité, ou dans la mise en place d'un équilibre naturel. Elle est en tout cas saluée comme telle.

Le maintien du mouton dans les pâturages très ouverts des Alpes ou des Pyrénées est, dans les conditions économiques actuelles et au vu des hommes disponibles, difficile en présence du loup. Qu'en sera-t-il dans des massifs aux pâturages relativement restreints par rapport à la forêt, imbriqués dans celle-ci et « victimes » d'un embroussaillement rapide, difficilement maîtrisable dans sa totalité et coûteux dans sa relative contrainte. De plus, le mouton est prié de garder son rôle déterminant, dont dépend la biodiversité, dans l'ouverture de ces milieux-là.

Il est d'autres savoirs qui restent à créer. Et il en est d'autres qu'il va falloir acquérir. Un peu dans l'urgence. Car tout se passe comme si le réchauffement du climat amenait des nouveautés indésirables, par exemple le moucheron *Culicoides imicola* qui apporte avec lui la fameuse fièvre catarrhale. Et ce n'est qu'un exemple.

Dans cette situation inconfortable, où le berger est pris entre le désir de faire ce qu'il sait et veut faire et la nécessité de rentrer dans la catégorie des gestionnaires de l'espace et de la biodiversité, le plus difficile est peut-être d'expliquer qu'il s'agit, finalement, d'une seule et même démarche.

Nous avons donc un territoire vaste et divers et en voie de « fermeture ». Le chêne vert envahit la garrigue. Associé au cèdre, il gagne les Cévennes. Le hêtre colonise l'Aigoual. Les « drailhes » se détériorent. La biodiversité se perd, alors que nous avons des moyens pour la préserver. Nous avons encore les savoir-faire pastoraux de la transhumance et les animaux génétiquement adaptés.

Mais c'est une évidence que ce système pastoral n'a plus de légitimité économique, d'autant moins qu'il produit peu, même si c'est au moindre coût et en valorisant « l'herbe-qui-pousse-toute-seule ». Il faut donc savoir comment financer cette préservation de la biodiversité, des paysages, de la culture pastorale. Le soutien actuel à l'élevage ovin ne saurait d'évidence suffire : la diminution du cheptel est constante. Il ne faut pas non plus oublier que la maîtrise du foncier par ou pour les éleveurs est une des clefs de la question.

Il faut savoir aussi si une politique de « sanctuaire », parc national par exemple, est pertinente et surtout suffisante pour entretenir une dynamique sociale assez forte pour que l'impact de la transhumance soit globalement efficace à l'échelle de la région, et pour créer les conditions nécessaires à la transmission de cette culture.

En tout état de cause, l'urgence est là. Et les décisions appartiennent aux politiques.

J'aurais peut-être dû dire la montée en juin des Tournants, partie de « drailhe » raide entre mur de soutènement et rocher, presque falaise, entre vide et à-pic. Montée qui ne peut se gravir que le matin de bonne heure, ou le soir fort tard pour éviter le terrible four lorsque le soleil y darde, qui bloquerait le troupeau dans une posture périlleuse, les brebis se bousculant et se pressant pour être à l'ombre l'une de l'autre, et précipitant celles qui se trouvent le plus à l'extérieur dans le ravin.

Ou dire comment on optimise l'utilisation d'un pâturage en le faisant brouter carré après carré, sous l'œil du chien, technique que l'on dit ici « aserbade », que le Provençal nomme « sou-pade » et le technicien d'élevage « pâturage rationné avec chien ».

Dire le biais, l'« asaguade », littéralement arrosage, que prend le troupeau sur le travers de la montagne comme le cône d'un jet d'eau arroserait un gazon.

Dire la place tenue par les traces de la transhumance dans la toponymie qui fourmille de « jasses », de « drailhe », de « déves » ou « devois », d'aire ou ayre... et que les bergeries, les chemins, les pâturages et les lieux d'arrêt demeurent là où on les a nommés.

Et dire aussi que si mes collègues de bergerie ne savent rien de la *Psoralea bituminosa*, ils connaissent tous cette plante un peu grasse à la fleur bleue parce qu'ils la nomment « engraissemouton ».

Ou bien encore l'usage qui veut que l'on pendre certain plantain dans la bergerie pour enrayer l'ecthyma des agneaux, ou que l'on glisse un coin, juste une petite pointe acérée, de la racine sèche d'une ellébore fétide entre derme et chair de la brebis aux poumons pris.

Ou dire les grands écobuages, les presque incendies du début de mars, qui font rouler l'orange épais des énormes flammes mêlé au noir gras des formidables volutes de fumée des genêts purgatifs, qui ont en brûlant des airs d'hydrocarbure. Et la fumée est si dense et si noire qu'il fait, ces soirs-là, nuit un peu plus tôt au fond de la vallée.

Et peut-être dire aussi que si le fil passé dans l'oreille de la brebis dont l'œil est malade doit être de laine, encore faut-il que cette laine soit rouge, tout comme est rouge la terre de bauxite dont on orne les toisons, sculptées aux ciseaux, des moutons les plus remarquables, et que c'est cette même bauxite qui marque, au lointain Tibet, les cornes des yacks.

Et comment ne pas dire, la magie n'étant pas loin, qu'existe bien vivante la conjuration de la morsure de la vipère, que l'on dit plus souvent « grisette », peut-être par crainte de prononcer son nom ?

Et pourquoi ne pas dire l'immobilité prodigieuse du circaète scrutant l'herbe rase, dans l'espoir de quelque reptile, ou le saint-esprit de la crécerelle ?